

9. FRÈRE DE SANG.

Le soleil s'était couché sur la ville de Quimper, ses derniers rayons ayant illuminé un instant le sommet des flèches de la cathédrale Saint-Corentin. Lui était attablé nonchalamment à la terrasse d'un café, sirotant son apéritif, tout en regardant les passants qui s'empressaient de rentrer chez eux pour retrouver leur petite vie tranquille et leur série télévisée préférée. Une série policière sans doute, bien noire et qui ne les empêcherait pas de dormir du sommeil du juste. Il souriait d'aise en pensant qu'à chaque fois qu'il avait l'occasion de s'adresser au capitaine Mary Lester, de la Police nationale, il se plaisait à plonger son regard dans ses yeux clairs. Bien évidemment, elle était à cent lieux de penser qu'elle se trouvait face à l'assassin qu'elle allait rechercher avec tant d'acharnement. Elle ne semblait pas non plus penser qu'il lui portait des sentiments qu'il n'oserait jamais lui avouer. Comment terminerait-il sa soirée ? S'occuperait-il de sa prochaine victime ? Il contempla son verre de Bloody Mary. Un frisson parcourut tout son être.

Mary Lester s'était un peu attardée sur les bords de l'Odette avant de rejoindre l'hôtel de police de Quimper. Un printemps radieux s'annonçait et les magnolias offraient leurs roses corolles aux rayons du soleil levant. La rivière laissait couler son eau paisible, comme à regret, vers la mer. Mary se décida enfin à pousser la porte de « l'usine » comme disait le lieutenant Fortin. Elle lança un joyeux « Bonjour ! » au brigadier Mériadec qui était de service à l'accueil et monta à son bureau.

— Bonjour capitaine, lui fit Raymond, l'homme toutes mains qui faisait le ménage dans les locaux et achevait de donner un coup de chiffon sur le bureau du capitaine Lester.

La quarantaine épanouie, les cheveux blonds se faisant rares sur le devant du crâne, les yeux clairs et vifs, il était vêtu d'une salopette bleu ciel portant le sigle de l'entreprise de nettoyage qui l'embauchait.

— Bonjour Raymond, répondit Mary avec un large sourire. Prenez votre temps, je vais prendre un café au distributeur. Je suppose que j'y retrouverai le lieutenant Fortin, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil au bureau déserté par son coéquipier où s'étalait *L'Équipe* du jour.

Effectivement, Jean-Pierre Fortin, alias Jipi pour les intimes, était en conversation animée devant le distributeur de boissons avec un stagiaire récemment arrivé au commissariat, le lieutenant Gérard Loiseau. Selon les bribes de conversation que put surprendre Mary dans le couloir, il s'agissait des performances controversées de l'équipe de France de foot qui avait perdu son match contre celle de la Slovaquie la veille au soir.

— Ah, salut Mary, lança Jipi, en claquant deux bises sur les joues de sa coéquipière.

— Bonjour capitaine, ajouta de son côté le lieutenant Loiseau en tendant à Mary une main sèche et ferme. Puis-je vous offrir un café ?

— Volontiers lieutenant. Mais je ne voudrais pas vous interrompre dans votre conversation si passionnante.

— Fiche-toi de nous, Mary, fit Jipi. Mais les Bleus sont devenus lamentables. Peux-tu nous dire où sont passés les champions du monde de 1998 ?

Mary s'abstint de répondre. Elle aurait pu dire qu'elle s'en fichait comme de sa première brassière et qu'elle n'allait pas lancer une enquête pour rechercher ces fantômes d'une gloire passée

et éphémère tout autant que futile ! Jipi passait sa colère en maltraitant l'emballage d'une sucrerie qu'il avait soutirée au distributeur. C'était une sucrerie réputée entièrement naturelle, c'est-à-dire aux bons produits de synthèse, d'une marque que Mary n'avait jamais vue ailleurs que dans ce commissariat. « Heureusement, pensait-elle : il ferait beau voir que ce genre de produit se répande à l'extérieur ! » Il est vrai que le café, ou tout au moins le liquide noirâtre portant ce nom que la machine servait dans des gobelets en plastique trop mince, ne valait guère mieux ; mais au moins il était chaud, très chaud !

— Capitaine ! cria du bout du couloir un brigadier Mériadec haletant. Le patron vous cherche et vous demande d'urgence dans son bureau. Le lieutenant Fortin, aussi !

Aïe ! cela sentait la grosse affaire. Après avoir jeté dans la corbeille leurs gobelets vidés à la hâte, Mary et Jipi se dirigèrent vers le bureau du divisionnaire. Mary espérait que cette convocation n'ait pas de rapport avec l'enquête difficile qu'elle menait en ce moment. Elle se trompait.

— Entrez ! tonitrua le commissaire Fabien derrière sa porte.

— Bonjour patron, firent en chœur Mary et Jipi en entrant dans le bureau directorial.

— Asseyez-vous !

Le ton était sec et peu amène. Le commissaire divisionnaire Lucien Fabien, directeur départemental de la sécurité publique, semblait d'humeur massacrant ce matin-là. Sa bonne vieille règle en teck subissait une séance de torture comme elle n'en avait pas connue depuis longtemps. Que se passait-il pour avoir mis dans cet état le brave Fabien qui attendait patiemment l'heure de la retraite, laquelle allait sonner dans quelques mois ? Mary craignait bien avoir une petite idée de ce qu'allait dire le divisionnaire, compte tenu des dossiers qu'elle avait déjà sur son bureau.

— Capitaine, fit-il en s'adressant hiérarchiquement à Mary Lester, nous avons une troisième victime. Le corps d'une jeune femme a été retrouvé ce matin derrière des poubelles dans une rue du centre ville. Même *modus operandi* que pour les deux cas précédents. Cette fois cela semble certain, nous avons affaire à un serial killer. Un serial killer à Quimper !

Le poing nerveux du divisionnaire s'abattit sur son bureau, faisant tressauter quelques trombones qui s'étaient égarés hors de leur réceptacle.

— Retrouvez-moi vite ce salaud, ordonna le commissaire en employant un vocabulaire qui n'était pas habituel dans sa bouche. Et vite ! Prenez avec vous le lieutenant Loiseau, demandez-moi tous les moyens que vous voudrez, il faut mettre cet être malfaisant hors d'état de nuire le plus rapidement possible !

« Être malfaisant ! Voilà qui cadre mieux que "salaud" avec le vocabulaire de ce brave Lucien, » songea Mary. Mais peu importaient les problèmes lexicaux, l'important était de retrouver l'assassin qui, à trois reprises désormais, avait ôté la vie à des jeunes femmes innocentes qui n'aspiraient qu'à profiter de l'existence et de l'arrivée du printemps...

Le capitaine Lester, le lieutenant Fortin et le lieutenant Loiseau se transportèrent sur les lieux du nouveau crime. C'était à quelques pas du domicile de Mary, situé comme chacun sait dans la venelle du Pain-Cuit, toute proche. Une bâche de plastique recouvrait une forme humaine étendue sur le pavé, au centre d'un périmètre délimité par des banderoles jaunes installées par les gardiens de la paix, lesquels tentaient d'éloigner au mieux les badauds toujours avides de sensations fortes. Le médecin légiste, le docteur Le Cloarec, paraissait avoir terminé ses premières constatations ; il était en grande discussion avec le substitut du procureur de la République, monsieur Paulin, ainsi qu'avec un jeune enquêteur en civil, le brigadier chef Guéguen.

Le légiste était un petit homme dodu, d'un âge certain, et dont le teint pâle semblait s'assortir à celui de ses « clients » ; on ne pouvait pas dire « patients » en ce qui concerne les personnes dont s'occupait le bon docteur Le Cloarec... bien que ces personnes aient désormais tout le temps d'attendre qu'il s'occupe d'elles ! Mais le terme « client » ne semblait pas beaucoup plus approprié...

Le substitut, lui, était un trentenaire athlétique, le teint halé, les cheveux bruns soigneusement coiffés, mais sa veste de tweed paraissait sortir tout droit de son panier à linge sale ; quant à sa cravate aux couleurs vives, ornée de petits Mickey dansant avec Minnie, elle semblait un peu déplacée sur une scène de crime.

— Ah ! Bonjour, capitaine Lester. Triste affaire, fit le substitut Paulin. Cette jeune femme a été tuée dans les mêmes conditions que les deux victimes précédentes.

— Étranglée et tondue ! précisa le docteur Le Cloarec.

— Gaëlle Clavreul, vingt-cinq ans, étudiante, dit le brigadier chef Guéguen en écartant un coin de la bâche.

La jeune Gaëlle reposait étendue sur le dos, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux clos. Elle portait une fine trace rouge autour du cou, la peau ayant été légèrement incisée et laissant perler un peu de sang coagulé. Son crâne avait été hâtivement rasé, laissant voir par-ci par-là quelques courtes touffes de cheveux blonds. C'était la troisième fois en quelques semaines que les policiers quimpérois se trouvaient en présence du même horrible tableau.

— Les techniciens de la police scientifique vont poursuivre leurs investigations, dit le substitut Paulin. Il y a fort à parier qu'encore une fois aucune trace exploitable ne sera découverte. Mais il me faut ce salaud ! Vous entendez, capitaine Lester : retrouvez-moi vite ce salaud !

Le capitaine Lester venait déjà d'entendre la même exhortation de la bouche de son patron. Oui, elle en était bien consciente. Il lui fallait retrouver cet assassin, de préférence avant qu'il n'eût agi une quatrième fois. Mais l'enquête était difficile. Comme pour tout cas de serial killer, puisqu'il fallait bien maintenant employer cette expression, on ne pouvait guère compter que sur une erreur qu'il commettrait un jour ou l'autre – mais cela impliquait de nouveaux meurtres – ou bien encore sur sa propre volonté de se dévoiler d'une manière ou d'une autre pour exhiber à la face du monde sa personnalité hors du commun.

Mary, Jipi et Loiseau quittèrent la scène de crime pour se retrouver face à face avec un homme qu'ils connaissaient bien.

— Bonjour capitaine Lester, fit-il en la fixant d'un regard enjôleur. Vous avez une déclaration à me faire ?

Guillaume Le Gwenn, âgé d'une trentaine d'années, les cheveux blonds et mi-longs, les yeux d'un bleu profond, une éternelle cigarette au coin des lèvres, était le chroniqueur judiciaire de *La Tribune de Quimper*. Dès qu'un fait divers sanglant se produisait dans la région, il était toujours l'un des premiers sur les lieux. À se demander quelles étaient ses sources d'information. Mary n'aimait pas ce *journaliste* qui avait tendance à fréquenter un peu trop souvent les couloirs du commissariat. On le voyait devant une machine à café, bavardant avec un *en tenue* ou un jeune enquêteur, essayant de leur soutirer innocemment quelques infos. « Rien à déclarer » lui jeta-t-elle en s'éclipsant tout en évitant son regard.

Les trois flics regagnèrent le commissariat. Ils se lancèrent dans l'étude d'un plan de travail, travail de routine, travail de fourmi... Il leur fallait coûte que coûte et le plus rapidement possible mettre la main sur cet « être malfaisant » ou ce « salaud »...

Tout avait commencé un mois plus tôt, quand un promeneur avait découvert le corps d'une jeune femme en parcourant les allées de Locmaria, face au palais de Justice de Quimper qui se dressait sur l'autre rive de l'Odéon. La victime était étendue, les mains croisées sur sa poitrine, les yeux clos, une trace rouge autour du cou : elle avait été étranglée par une fine cordelette qui avait entaillé la peau et son assassin avait pris le temps « d'arranger » le corps. Chose étonnante : la queue de cheval que portait la jeune femme blonde, nouée par un ruban de velours bleu nuit, avait été tranchée, comme si le meurtrier avait voulu emporter un trophée. En tout cas le vol n'était pas le motif de l'agression puisque le sac à main de la femme gisait près du corps, qu'il renfermait un porte-monnaie avec trois billets de dix euros et quelques piécettes, ainsi qu'un portefeuille avec des papiers d'identité au nom de Nathalie Guyon, âgée de vingt-sept ans, née à Quimperlé, exerçant la profession de vendeuse

dans un magasin de prêt-à-porter de Quimper, ainsi qu'en faisait foi le bulletin de paie qui lui avait été remis le jour même et qui se trouvait également dans son sac à main. L'autopsie allait révéler qu'une quelconque perversion sexuelle n'était pas non plus le motif de l'agression. Restait le mystère de ces cheveux coupés.

Aucun indice n'avait pu être relevé sur place et il était à craindre que ce crime mystérieux restât impuni. D'autant que l'enquête avait été dévolue à un capitaine qui ne passait pas pour être le meilleur élément de la police de Quimper, Jean-Pol Leduc. Mais le commissaire Fabien n'avait pas eu le choix car son officier vedette, la capitaine Mary Lester, était en train d'enquêter quelque part du côté de Morlaix, à la demande du maire du village de Trébernou, monsieur Kerloc'h, un ancien gendarme, qui avait déjà eu à se féliciter des talents de Mary dans des affaires précédentes.¹ D'autant qu'il lui devait peu ou prou son élection à la mairie...

C'est trois semaines plus tard que le deuxième cadavre fut découvert. En plein centre-ville, sur les bords du Steir, ce petit affluent de l'Odet qui arrose les vieux quartiers. C'est un SDF, un peu éméché, qui avait trébuché sur le corps au petit matin. Cette fois, pas d'argent ni de papiers permettant d'identifier la victime, mais on avait supposé que celui que tout policier de Quimper connaissait sous le surnom fleuri de « La Chopine » avait délesté la victime de l'argent liquide et avait jeté le reste dans la rivière ; il avait naturellement juré ses grands dieux que c'était faux. Quoi qu'il en soit, il existait une certaine similitude avec le meurtre précédent puisqu'il s'agissait d'une jeune femme ayant été étranglée et dont la chevelure avait été coupée.

Le surlendemain, la disparition de Soizic Le Gall avait été déclarée au commissariat de Quimper... Agée de vingt-huit ans, blonde, cheveux longs, yeux verts... Ses collègues de la biscuiterie dans laquelle elle travaillait s'étaient inquiétés de son absence inhabituelle, de même que son employeur qui voyait en elle une employée modèle.

Deux jours plus tard, Mary Lester était rentrée à Quimper, après un succès qui avait de nouveau rempli d'aise monsieur Kerloc'h. Aussitôt, le divisionnaire Fabien lui avait confié les dossiers sans que Leduc ne protestât, même pour la forme.

Il avait été satisfait de constater que Mary Lester avait repris les affaires. Le capitaine Leduc n'était pas un adversaire digne de lui ; son génie criminel valait mieux que cet obscur petit officier de Police sans envergure. Il l'avait observé lors de l'enquête sur le premier meurtre. Non, il n'y aurait jamais aucune communauté d'esprit entre Leduc et lui, aucun lien fort ne pourrait unir ce policier insignifiant et le criminel exceptionnel qu'il se targuait d'être. Même s'il se lançait dans une série de crimes bien sanglants, jamais Leduc et lui ne pourraient être frères de sang. Mary Lester, c'était autre chose...

Mary Lester et son co-équipier Fortin, ainsi que Loiseau qui venait de les rejoindre après la pause de midi, étaient bien ennuyés et ne savaient pas trop dans quelle direction commencer leur enquête après ce troisième meurtre. Il était évident qu'ils n'avaient pas affaire à des crimes crapuleux. Inutile de mettre en chasse les indics habituels. La solution résidait sans doute dans le profil psychologique du tueur, un travail digne d'un profileur, donc. Jipi fit la moue : cela n'était pas trop dans ses goûts. Loiseau paraissait plus à l'aise ; il était au début de sa carrière et tout l'intéressait. C'était un jeune flic frais émoulu de l'école de Police, les cheveux coupés très courts, portant bien un jean serré et une veste de cuir neuve sur une chemise impeccable. Il fixait Mary en semblant l'interroger : « et maintenant, que fait-on, chef ? ».

1. Voir *Te souviens-tu de Souliko'o* et *Sans verser de larmes*, par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

Mais Mary était quelque peu songeuse. Les crimes n'étaient suivis d'aucun vol, les victimes avaient avec elles la plupart du temps sac à main, argent, papiers... Aucuns sévices sexuels... La mort était donnée de façon banale, si l'on pouvait s'exprimer ainsi devant un fait aussi horrible : la strangulation. Seul élément étrange : ces cheveux coupés. On n'était plus au temps de la Libération ! Quelle signification cela pouvait-il bien avoir ?

— Il faudrait sans doute rechercher s'il a existé des cas similaires dans d'autres régions de France, dit enfin Mary. Et rechercher également quels points communs existaient entre nos trois victimes. Je compte sur vous, messieurs. Vous avez entendu le patron et le sub' : il faut faire vite. C'est aussi mon opinion et nul doute que ce soit la vôtre. Au boulot !

Mais les recherches s'avèrent infructueuses. Personne dans les commissariats et gendarmeries de France et de Navarre n'avait eu à déplorer de tels meurtres, et c'était tant mieux. Aucun lien n'existait entre les trois malheureuses victimes, et c'était tant pis. Aucun lien familial ni amical apparent, pas plus qu'une fréquentation commune d'un lieu tel qu'une discothèque ou autre boîte de nuit. Elles résidaient dans des quartiers différents de Quimper, l'une était vendeuse, l'autre ouvrière, la troisième étudiante. Le seul point commun était le sexe féminin et la jeunesse, entre vingt-cinq et trente ans, peut-être la couleur des cheveux aussi.

Quelques jours passèrent. Fort heureusement aucun autre meurtre n'avait été découvert. Mais Mary enrageait de n'avoir aucun élément positif malgré le travail acharné de son équipe sur les trois crimes qui hantaient leurs jours et leurs nuits, trois assassinats de jeunes filles par ce qui semblait bien être un psychopathe et qui risquaient de rester inexpliqués. Aucun élément jusqu'à ce que...

Jusqu'à ce que le lieutenant Passepoil entre en trombe dans le bureau où Mary Lester commentaient les maigres renseignements dont elle disposait avec ses collègues Fortin et Loiseau. Un Passepoil fidèle à sa réputation, essoufflé, bredouillant :

— Ca... ca... capitaine...

— Que se passe-t-il, Albert ? demanda Mary qui était l'idole du brave Passepoil mais dont la simple vue le mettait en émoi.

— J'ai... j'ai passé tous... tous les éléments du dossier à... à la... la moulinette...

— C'est-à-dire ton ordinateur magique ? Et tu as trouvé quelque chose, je parie ?

— Ou... oui ! Les deux premières victimes ont un point commun !

Curieusement, l'excitation causée par cette révélation avait permis au lieutenant Passepoil de ne pas bégayer en prononçant cette phrase de huit mots. Mais il en alla différemment lorsqu'il lui fallu s'expliquer et il semble plus opportun, pour le lecteur, de faire ici une synthèse des renseignements que seul, d'ailleurs, le petit génie de l'informatique du commissariat de Quimper semblait capable de trouver par on ne sait quels moyens.

Certes, Nathalie Guyon et Soizic Le Gall ne se connaissaient pas – leur mère non plus apparemment – et pourtant elles avaient le même père. Il s'agissait d'un certain François Lanvaudan qui s'était bien gardé de les reconnaître, mais qui était le père d'un garçon né, lui, en légitime mariage, Michel, lequel se trouvait être ainsi le frère naturel de Nathalie et Soizic. Michel Lanvaudan n'ignorait pas qu'il était le frère par le sang de deux jeunes femmes qu'il s'était efforcé de retrouver après que son père, sur son lit de mort, lui eut avoué récemment ses turpitudes passées.

— Mais pour la troi... troisième vic... victime, je n'ai rien... rien trouvé ! fit Passepoil d'un air penaud.

— Ça ne fait rien. Tu es formidable, déclara Mary à Passepoil qui rougit immédiatement sous le compliment.

Puis, se tournant vers Fortin et Loiseau :

— Messieurs, nous allons rendre immédiatement une petite visite à monsieur Lanvaudan.

Michel Lanvaudan habitait à Plonéour-Lanvern, un village à quelques kilomètres de Quimper. Sa petite maison badigeonnée de blanc et aux volets peints d'un bleu vif, à la sortie du village, s'abritait derrière une haie de thuyas et une barrière de bois d'un bleu tout aussi vif que les volets.

Derrière cette mince protection, un corniaud blanc et noir adressait à Mary Lester et à ses coéquipiers tout ce qu'il connaissait d'insanités en langage canin. Mary n'eut pas besoin d'appuyer sur le bouton de sonnette qui pendouillait sur le pilier du petit portail car, en raison des aboiements de son comité d'accueil, monsieur Lanvaudan eut tôt fait d'apparaître sur le seuil de la maison.

Michel Lanvaudan était un homme d'une trentaine d'années, à la calvitie déjà assez avancée, qui était vêtu d'une marinière et d'un jean qui mettaient en valeur sa silhouette élancée. Il vint ouvrir à ses visiteurs inattendus. Tout en l'observant venir vers elle, Mary eut la fugace impression de le connaître sans pouvoir dire où elle l'avait déjà aperçu.

— Bonjour, monsieur Lanvaudan. Capitaine Lester, Police nationale, et les lieutenants Fortin et Loiseau. Pouvons-nous vous entretenir quelques instants ? Est-ce que nous nous connaissons déjà ?

— Oui, capitaine. Nous nous sommes déjà croisés au commissariat. Lors de remplacements d'un collègue, il m'arrive d'aller y approvisionner vos distributeurs automatiques de boissons et de friandises.

Tiens, pensa Mary, il avoue son crime : c'est l'un des nos « empoisonneurs »... Mais rapidement son esprit revint vers l'objet on ne peut plus sérieux qui l'amenait chez cet homme, un véritable crime, un triple crime même... en attendant le quatrième ? Non, il ne fallait pas penser comme cela ! Mary, Jipi et Lanvaudan prirent place à un petit salon de jardin de plastique blanc installé sur la maigre pelouse devant la maison, tandis que Loiseau restait devant le portail dans le cas où le suspect aurait tenté de vouloir s'échapper.

Michel Lanvaudan proposa un rafraîchissement à ses visiteurs mais ceux-ci déclinèrent son offre. Il ne semblait pas particulièrement inquiet de cette visite d'officiers de police : intrigué était sans doute un terme plus approprié quant à son attitude.

— Monsieur Lanvaudan, connaissiez-vous Nathalie Guyon et Soizic Le Gall ? demanda la capitaine Lester.

— Ah...

Le sourire qui égayait le visage au demeurant avenant de Michel Lanvaudan s'effaça et une ombre sembla le recouvrir. S'il avait pu un seul instant penser que trois officiers de Police se déplaçaient pour venir lui parler de ses barres chocolatées et autres capuccinos chimiques, il était ramené à la dure réalité : ils avaient réussi à faire la connexion entre Nathalie, Soizic et lui. Mais il n'hésita qu'un très court instant.

— On ne peut pas dire que je les connaissais, capitaine, tout au plus que je connaissais leur existence, oui. Si vous êtes là, c'est que vous savez... Oui, Nathalie et Soizic étaient mes sœurs, mes demi-sœurs plus exactement. Enfin, le même sang paternel coulait dans nos veines. Mon père m'a avoué il y a quelques mois, alors qu'une longue maladie le menait inexorablement vers la mort, que j'avais deux sœurs. Il ne savait pas ce qu'elles étaient devenues. Vous comprenez, il ne les avait pas reconnues, considérant qu'il s'agissait de fruits d'aventures sans importance... C'est comme cela qu'il pensait à l'époque ! Arrivé à la fin de sa vie, il le regrettait.

» Capitaine Lester, ajouta-t-il, je ne sais pas si vous êtes fille unique. Savez-vous ce que c'est de ne pas avoir de frère, ni de sœur ?

Oh oui, elle le savait Mary. Bien sûr, l'absence de maman avait rongé son enfance ; d'autant qu'elle s'était sentie un temps coupable d'avoir causé la mort de cette mère qui avait laissé sa vie en lui donnant la sienne, ce que son père ne cessait de lui rappeler sans penser à mal. Toutefois une cousine de son père s'était substituée dans le rôle de mère lors de sa petite enfance et maintenant elle avait sa vieille amie Amandine auprès d'elle. Mais le fait d'être restée enfant unique était l'un des drames de sa vie. Elle avait tant rêvé d'avoir une petite sœur, plus : un grand frère qui aurait été son protecteur et son modèle alors que son père était le plus souvent en train de voguer sur des mers lointaines. Elle avait bien tenté de jouer les garçons manqués, notamment lorsqu'elle était pensionnaire chez les Sœurs... et maintenant elle se trouvait dans un univers d'hommes, dans cette Police où les éléments féminins commençaient toutefois à se faire une place appréciable. C'est le brave Jipi qui jouait le rôle de frère de substitution, mais pas autant qu'elle l'aurait souhaité car Madeleine Fortin veillait dans l'ombre avec sa jalousie malade.

— Alors, continua Michel Lanvaudan, avec le peu d'éléments dont je disposais, j'ai recherché mes sœurs. J'étais sur le point de les revoir lorsqu'on me les a retirées définitivement.

L'intuition de Mary lui disait que cet homme ne pouvait pas être l'assassin. Néanmoins il lui restait une question rituelle.

— Monsieur Lanvaudan, nous menons une enquête criminelle. Ne vous offusquez pas, j'ai une question à vous poser : où étiez-vous aux jours et heures des meurtres de Nathalie Guyon et Soizic le Gall ?

— Mon Dieu, pas auprès d'elles... Je n'ai même pas pu protéger mes sœurs ! lâcha Michel Lanvaudan dans un souffle tandis que ses yeux s'embuaient de larmes. Non, capitaine, si c'est cela que vous voulez savoir, je n'ai aucun alibi. Mais je vous jure que je n'ai rien à voir avec ces crimes odieux. Je vous le jure !

— Ça ira, monsieur Lanvaudan. Nous allons vous laisser. Lorsque vous repasserez à l'hôtel de police, venez me voir si j'y suis : je vous tiendrai au courant de l'avancement de l'enquête.

Mary avait renoncé à donner à cette visite une tournure officielle et à prendre la déposition de Michel Lanvaudan en bonne et due forme. Car il lui aurait fallu pour cela justifier des recherches que Passepoil avait, à son habitude, entreprises avec le matériel informatique de pointe dont il disposait à son domicile et avec lequel il occupait ses longues soirées chez maman. Lanvaudan eût-il fait un suspect possible, que l'on aurait toujours pu trouver un moyen de régulariser la procédure ; il n'est pas exclu d'une enquête criminelle que le hasard puisse mettre les enquêteurs sur une piste intéressante.

Au cas présent, les policiers prirent congé sans barguigner et Mary dit à ses hommes : « Fausse piste, messieurs. Nous reprenons tout à zéro ! » Et elle songeait : « Un quatrième assassinat est désormais inévitable ! »

La journée s'achevait. Il était temps – malgré tout – de rentrer chez soi. Il fallait bien prendre un peu de repos et décompresser. Mary regagna la venelle du Pain-Cuit mais s'attarda un peu auparavant sur les lieux du dernier crime, tentant de percevoir les indices ténus qu'ils pourraient distiller. Aucune idée ne lui vint. Dans l'étroite venelle du Pain-Cuit, l'ensemble des vieilles pierres et de la verdure formait un cadre calme et bienfaisant. Elle monta les quelques marches de pierres usées pour rejoindre sa porte d'entrée, fit jouer sa clé dans la serrure, entra et retrouva l'atmosphère chaleureuse de son appartement. Une bonne odeur de cuisine y planait tandis que sa vieille amie Amandine Trépon l'attendait sur le canapé, regardant la télévision. On y donnait un bon vieil épisode de « Maigret » avec Bruno Cremer. Amandine était friande de ces séries policières télévisées, tout comme elle était passionnée par les récits que voulait bien lui faire Mary de ses aventures. A l'autre bout du canapé sommeillait Miz Du, le gros chat noir que Mary avait hérité de la Gwrac'h.¹

Tout en devisant de choses sans importance, les deux femmes s'attablèrent devant une succulente blanquette. Elle fut suivie d'un dessert dont Amandine avait le secret. Puis celle-ci rejoignit son gourbi, comme elle disait, c'est-à-dire le petit appartement qu'elle occupait dans un immeuble voisin. Mary fit un peu de lecture tout en écoutant un concerto pour piano de Mozart, puis elle se coucha et s'endormit plus rapidement qu'elle ne l'aurait pensé.

Ce fut Mozart qui la réveilla. Par ironie, la *Petite Musique de Nuit*... En fait, c'était le signal sonore qu'elle s'était choisi pour son téléphone portable. Aucune lumière ne filtrait encore à travers les volets. Mary jeta un coup d'œil au cadran du radio-réveil et vit « 5 : 08 ». La lueur verte de ces chiffres lui permit d'appuyer sur la touche écoute de son téléphone. Elle capta instantanément la voix énervée de son patron.

— Ah, Mary, ce n'est pas trop tôt !

1. Voir *La Bougresse*, par Jean Failler, aux éditions du Paléon.

« Si, un peu ! » songea Mary en regardant l'heure de nouveau.

— Nous avons un quatrième meurtre sur les bras ! Je vous attends ! D'urgence !

Après avoir avalé un café et pris une douche rapide, Mary arriva au commissariat qui était en effervescence.

La quatrième victime avait été découverte en périphérie de Quimper, étranglée, tondue... C'était une infirmière du centre hospitalier qui rejoignait son domicile à scooter après sa rude journée de travail : Clémentine Ledu, âgée de trente ans.

Il avait repéré sa nouvelle victime lors d'un passage au centre hospitalier dans le cadre de ses activités professionnelles. Elle avait tout à fait le profil qu'il recherchait. Il avait, avec soin, noté ses habitudes, ses horaires. Ce soir-là, il avait garé sa voiture sur son trajet et avait levé le capot. Lorsqu'elle était apparue au guidon de son scooter, il s'était mis à gesticuler comme pour demander du secours afin qu'elle s'arrêtât. Le reste avait été la routine : il l'avait étranglée avec la cordelette enduite de suif, l'avait délicatement déposée sur le bas-côté, lui avait fermé les yeux, lui avait croisé les mains sur la poitrine et avait tondu tranquillement la longue chevelure tressée. Il avait pris tout le temps nécessaire ; l'endroit était peu fréquenté et il ne serait pas dérangé à cette heure tardive.

Sur les lieux, Mary retrouva le même légiste et le même substitut. Elle était accompagnée de son fidèle Jipi, mais Loiseau avait eu du mal à se réveiller et ne s'était pas présenté au commissariat, causant la colère froide du commissaire Fabien qui y avait convoqué ses troupes pour les motiver avant de les envoyer sur le terrain. Il semblait que Loiseau se soit couché tard ; il rejoindrait directement sur les lieux avait-il fait savoir. De fait, le lieutenant Loiseau rejoignit Mary sur les lieux du crime et se confondit en excuses que la capitaine accepta du bout des lèvres. Le brigadier chef Guéguen, quant à lui, était arrivé le premier sur place avec un équipage de *bleus*. Sous les projecteurs installés à la va-vite et illuminant la scène de crime d'une lumière crue, s'activait une escouade de techniciens en combinaison blanche au sigle de la police scientifique.

— Où en êtes-vous dans votre enquête ? demanda le substitut Paulin à Mary sans autre entrée en matière.

— Bonjour monsieur le substitut, insista Mary, que l'interpellation d'emblée du magistrat irritait. Hélas, monsieur, cette enquête s'annonce difficile. Nous n'avons malheureusement encore aucune piste. Espérons que notre homme commette rapidement une erreur qui lui fasse laisser une trace quelconque sur le lieu de son forfait.

— Espérons, capitaine. Espérons ! fit Paulin sur un ton dubitatif.

Cependant, cet espoir allait peut-être se concrétiser cette fois. Le brigadier-chef Guéguen, qui suivait les investigations des techniciens, interpella Mary.

— Capitaine, il semble qu'une voiture ait stationné ici un long moment. Elle a laissé quelques traces de pneus dans la boue du bas-côté et un moulage a pu être effectué. Il y a aussi deux mégots et un papier d'emballage. Il est possible que des traces d'ADN subsistent malgré la bruine qui est tombée cette nuit.

— Cela ne provient pas de quelqu'un de chez nous ? s'inquiéta Mary.

— Voyons, capitaine, il est hors de question que l'un d'entre nous fume ou mange une barre chocolatée sur une scène de crime !

— Vous pensez que c'est notre assassin qui attendait sa victime et a ainsi tué le temps ?

— Peut-être. Ou bien cela n'a aucun rapport...

Mais Mary frémit. Le papier d'emballage, elle l'avait reconnu. Très certainement, il provenait du distributeur du commissariat. Quant aux mégots, il s'agissait des restes de banales Marlboro.

La petite équipe se dirigeait vers sa voiture afin de regagner le commissariat quand elle se heurta encore une fois à Guillaume Le Gwenn.

— Encore vous, fit Mary d'un air rogue. Vous avez des antennes ?

— Je ne fais que mon travail, capitaine Lester. Je suppose que vous allez encore me dire que vous n'avez rien à me déclarer ?

De fait, Mary ne répondit pas. Elle claqua la portière et la Mégane conduite par Jipi démarra, s'éloignant rapidement de la scène de ce nouveau crime. Arrivés au commissariat, les trois flics regagnaient leur bureau quand Mary s'arrêta et se dirigea vers l'accueil où trônait le brigadier Mériadec.

— Juste une petite chose à demander à Mériadec, dit Mary à Fortin et Loiseau, et je vous rejoins.

— Triste affaire. J'ai une fille qui a à peu près l'âge des victimes, fit le brigadier qui aurait pu aussi être le père de Mary.

— Oui, brigadier, une bien triste affaire. Mais je vous jure que nous aurons la peau de ce salaud très bientôt.

« Voilà que je parle comme le substitut, » pensa Mary.

— Dites, Mériadec, vous qui êtes au courant de tout ce qui se passe dans cette maison, est-ce que vous savez qui sont les consommateurs de ces barres soi-disant chocolatées que le distributeur automatique nous dispense si généreusement ?

— Pas moi, en tout cas ! répondit Mériadec. C'est un sondage en vue de nous débarrasser de ces cochonneries ? ajouta-t-il en souriant.

» Bah, fit-il en redevenant sérieux, celui qui en mange le plus est sans doute le lieutenant Fortin, cela ne vous surprendra pas. Mais aussi Loiseau, et quelques *bleus*. Et puis, tenez, il y a deux de nos visiteurs habituels qui semblent aussi raffoler de ces ersatz de friandises : le docteur Le Cloarec et le substitut Paulin, enfin je crois...

Autant dire que Mary était songeuse lorsqu'elle rejoignit le bureau qu'elle partageait avec Jipi. Le lieutenant stagiaire Loiseau s'y était installé sur une petite table de décharge pour le temps de l'enquête.

— Bon, messieurs, faisons le point ! Ah, Loiseau, si vous avez envie de fumer, ne vous en privez pas, vous pouvez sortir quelques minutes...

— C'est gentil, capitaine. Mais je ne fume pas.

« Ouf » fit intérieurement Mary en poursuivant comme si de rien n'était :

— Nous avons cette fois-ci quelques indices qui vont peut-être nous permettre d'avancer. En attendant les résultats des analyses qui vont être diligentées par le labo et, pendant que Guéguen et ses hommes se livrent à l'habituelle enquête de voisinage, nous allons rechercher où l'on distribue ce genre de produit, dit Mary en sortant de sa poche un papier argent et bleu, froissé, protégé dans une pochette de plastique transparent. Peut-être qu'on n'en trouve pas que dans ce commissariat ?

— Il n'y a pas de raison que nous soyons les seuls empoisonnés par ce soi-disant chocolat au caramel salé ! fit Jipi. C'est bon, mais...

— Ouais, le goût n'est pas mauvais, mais comme produit bio, on fait mieux ! ajouta Loiseau.

Le téléphone sonna sur le bureau du capitaine Lester. C'était le divisionnaire.

— Oui, patron ! J'arrive tout de suite, répondit-elle comme un bon subordonné obéissant, ajoutant à l'intention de ses coéquipiers : le patron et moi sommes convoqués chez le substitut Paulin. Travaillez bien pendant ce temps.

Elle attrapa son duffle-coat et fila.

Il avait encore beaucoup de travail pour accomplir son Grand Projet. Dès qu'il l'avait connue, il était tombé éperdument amoureux de Mary Lester. Ses longs cheveux châtain clair le plus souvent tressés, presque d'un blond vénitien lorsqu'ils jouaient dans le soleil, le rendaient fou. Son amour était tout à fait platonique, il ne pouvait pas en être autrement, il en était conscient. Mais les femmes qui ressemblaient par trop à Mary n'avaient pas le droit de lui faire de l'ombre, pas le

droit d'exister dans son monde, tout simplement. Son obsession était de les traquer, de les éliminer, et surtout de faire disparaître leur chevelure ensorcelante.

— Asseyez-vous, fit le substitut au capitaine Lester et au commissaire Fabien qu'il venait d'introduire dans son bureau. Attendez, je vais aérer un peu, ajouta-t-il en entrouvrant la fenêtre, faisant pénétrer un peu de l'air doux de cet après-midi ensoleillé, tentant de chasser un relent de fumée de tabac parfumé. J'ai beaucoup de mal à m'abstenir de fumer dans mon bureau, beaucoup de mal à m'arrêter de fumer tout court, d'ailleurs !

— Vous fumez beaucoup, monsieur le substitut ? fit Mary d'un ton qu'elle espérait badin. Combien de cigarettes par jour ?

— Oh, je ne fume que la pipe, répondit-il. Mais venons-en aux faits. Pensez-vous que je devrais demander des renforts ? L'aide d'un profileur peut-être ? Je vous le répète, il nous faut retrouver très vite ce salaud ! L'opinion publique commence à s'inquiéter, et la presse va se déchaîner. *La Tribune de Quimper* a commencé, sous la plume de notre ami, si je puis l'appeler ainsi, Guillaume Le Gwenn.

» D'ores et déjà, j'ai décidé de regrouper ces dossiers pour les confier au doyen des juges d'instruction lui-même, monsieur Beaufort.

« Hou là ! » pensa Mary qui avait déjà eu l'occasion de se frotter à ce redoutable magistrat. Elle s'empressa de déclarer :

— Je pense, monsieur le substitut, que nous avons enfin trouvé quelques éléments intéressants.

Et elle fit part au substitut Paulin et au divisionnaire Fabien des constatations des techniciens, les traces de pneu, le papier d'emballage, les mégots....

— Ne me dites pas, capitaine, que votre question de tout à l'heure concernant les cigarettes avait un rapport avec vos mégots !

— Veuillez m'excuser, monsieur le substitut. Vous savez bien que, dans une enquête, rien ne doit être négligé et que personne n'est à l'abri d'un soupçon, aussi ténu soit-il.

— Très bien, capitaine, très bien ! fit Paulin, un léger sourire au coin des lèvres.

Ce jeune substitut, qui n'avait que peu d'années de plus que Mary, aurait pu être séduisant s'il n'avait porté des costumes à quatre sous et des cravates aussi voyantes (sur celle d'aujourd'hui, des Gros Minet poursuivaient des Titi...). Mary trouvait qu'il aurait dû sourire plus souvent. Pour l'heure, son sourire s'effaça aussi vite qu'il était apparu, et son visage retrouva son air soucieux.

— Bon, monsieur le divisionnaire, capitaine, je vous laisse jusqu'à demain matin pour explorer votre piste. Ensuite, nous aviserons pour d'autres mesures à prendre.

— Au fait, monsieur le substitut, demanda Mary en se levant pour prendre congé, savez-vous si le docteur Le Cloarec fume des Marlboro ?

— Vous ne lâchez rien, capitaine ! répondit le jeune parquetier¹ en faisant réapparaître son sourire. Pour autant que je sache, notre légiste ne fume que des cigarillos. Mais faites votre métier, capitaine : vérifiez !

» Mais surtout n'oubliez pas : je vous laisse jusqu'à demain matin. Ensuite je devrai donner à cette enquête une autre dimension. Nous avons déjà quatre assassinats, QUATRE !

C'est avec cette recommandation en tête que le divisionnaire Fabien, plus renfrogné que jamais, et la capitaine Lester, quelque peu agacée, rejoignirent le commissariat central.

— Lester, venez dans mon bureau, fit le divisionnaire.

L'emploi du seul patronyme et le ton employé par le patron ne laissais rien présager de bon ! Mary fit le dos rond et accompagna le commissaire Fabien dans son bureau.

— Capitaine, commença le divisionnaire...

1. Terme familier désignant un membre du « Parquet » ou « magistrature debout », par opposition aux juges du « Siègne » ou « magistrature assise ».

« Aïe, songea Mary, tout à l'heure mon nom, maintenant mon grade, ça va être ma fête cette fois ! »

— ... qu'est-ce qui vous a pris d'attaquer monsieur le substitut et à travers lui le médecin légiste à propos de ces mégots de cigarettes ? Vous n'aviez pas vraiment l'intention de les mettre sur la liste de vos suspects ?

— Mais, monsieur le divisionnaire, répondit Mary sur un ton résigné, comme je me suis permis de le dire à monsieur le substitut, quand on mène une enquête criminelle, il me semble que personne n'est à l'abri d'un soupçon et que rien ne doit être négligé.

— Mary, Mary, fit le commissaire Lucien Fabien en levant les mains paume en avant et en reprenant un ton quelque peu paternaliste, je suis bien d'accord avec vous sur le principe. Peut-être auriez-vous dû procéder différemment pour faire des vérifications ? Bon, cela dit, monsieur Paulin, semble ne pas avoir trop mal pris la chose.

» Excusez-moi de m'être un peu emporté, Mary, ajouta-t-il, mais cette affaire met nos nerfs à rude épreuve, vous comme moi, tout comme le substitut d'ailleurs. Pour ma part, je me serais bien passé d'avoir à gérer une enquête sur un serial killer à quelques mois de ma retraite.

Fabien s'était radouci et paraissait songeur. Son regard se perdait désormais dans l'examen de la surface immaculée du buvard vert recouvrant son sous-main de cuir à l'ancienne. A l'observer ainsi, on voyait bien qu'il s'agissait d'un homme un peu fatigué, notamment depuis qu'il avait eu quelques soucis de santé¹, qui attendait peut-être avec impatience son départ à la retraite mais avec inquiétude aussi.

— La retraite, Mary... ce n'est pas vraiment que j'y aspire avec joie ! se confia le divisionnaire. Vous savez, la Police, c'est toute ma vie. Me retrouver vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec madame Fabien, avec nos régimes et nos médicaments, des séjours en cure thermale pour tout voyage, et l'après-midi devant *Derrick* ou *Maigret* à la télévision... et je ne vous parle pas des *Feux de l'amour*... Il va falloir que je me trouve d'autres occupations, mais je ne sais pas encore lesquelles, enfin, autre chose que les bonnes œuvres de la Police !

Le commissaire était désormais plongé dans la mélancolie, astiquant avec application ses verres de lunettes à l'aide d'une petite peau de chamois, et il semblait avoir pris d'un coup quelques années de plus.

— Et puis, Mary, ce n'est pas à vous que j'apprendrais le drame de ma vie, pas d'enfant, pas de petits-enfants pour égayer mes vieux jours. Ah, Mary, vous savez combien je vous apprécie...

Les relations étaient un peu complexes entre le vieux flic qui regrettait de n'avoir pu avoir la fille dont il avait rêvé et la jeune capitaine dont le marin de père était quasiment toujours absent, relations entre père et fille de substitution en quelque sorte.

— Bon, jeune fille ! Assez d'atermoiements. Nous avons une enquête criminelle à mener, à mener prestement. Allez, et avec votre équipe faites vite et au mieux !

— Bien ! Messieurs, fit Mary à ses coéquipiers en revenant dans son bureau, il faut maintenant mettre les bouchées doubles. Où en êtes-vous de vos recherches ?

— En ce qui concerne les barres chocolatées, répondit Jipi, le fabricant m'a précisé qu'il avait deux points de distribution à Quimper. Devine, Mary !

— Il n'est pas l'heure de jouer à *Qui veut gagner des millions*, Jean-Pierre. Va au fait !

— L'hôtel de police...

— Ça, on le savait...

— Et *La Tribune de Quimper*.

— Aïe ! s'écria Mary qui avait en mémoire le journaliste à la cigarette qui était toujours dans ses pattes, voilà notre ami Le Gwenn en tête des suspects !

1. Voir *Ça ira mieux demain*, par Jean Failler, aux éditions du Palémon.

— Mais, enchaîna Loiseau, il y a un autre élément que nos collègues de la scientifique ont trouvé sur le lieu du dernier crime. Bien que cela n'ait peut-être aucun rapport... Des traces fraîches de peinture blanche ont été relevées sur un petit muret. Les techniciens du labo – qui ont mis les bouchées doubles pour mener leurs analyses – l'ont identifiée comme de la peinture d'un véhicule de marque Fiat, type Punto. Peut-être que le meurtrier, en quittant les lieux, nerveux, a accroché ce muret ?

— C'est en effet une piste à creuser, répondit Mary. Et les traces de pneus ?

— Elles sont hélas inexploitable, dit Jipi. Quant aux éventuelles traces d'ADN sur les mégots et le papier d'emballage, il faudra quelques jours avant d'avoir les résultats. Et encore faudrait-il qu'elles correspondent à un individu déjà fiché au FNAEG.¹

Les enquêteurs étaient perplexes. Les indices enfin relevés sur les lieux de l'un des crimes du serial killer allaient-ils pouvoir les mener à l'identification de cet abominable meurtrier ?

— Une chose me trouble, intervint le brigadier-chef Guéguen. Avez-vous remarqué que toutes les victimes ont tendance à vous ressembler, capitaine ? fit-il en fixant les photographies des victimes épinglées sur le mur du bureau

— Vous voulez dire que ce serait quelqu'un qui me hait tellement qu'il n'hésite pas à s'en prendre à d'innocentes victimes plutôt que de s'attaquer directement à moi ?

— Ou plutôt, fit Guéguen dont la voix se fit un peu plus timide et dont les joues rosirent légèrement, quelqu'un qui vous aime au point de vouloir supprimer vos sosies...

— Un amoureux transi ! s'esclaffa Fortin.

— Hum... ! Un conducteur de Fiat Punto blanche, mangeant des barres chocolatées obtenues dans un distributeur au commissariat ou au journal local, fumant des Marlboro... fit pensivement Mary, debout devant la fenêtre du bureau, regardant distraitement l'animation habituelle qui régnait sur le parking du commissariat.

» Dites, les gars, à qui appartient la Fiat Punto blanche qui stationne près de la sortie du parking ?

— Je crois que c'est la voiture de Raymond, l'agent de l'entreprise de nettoyage, dit Jipi.

— Allons voir.

La petite Fiat portait, sur son aile arrière droite, une éraflure qui paraissait fraîchement faite le long d'un mur. Le cendrier regorgeait de mégots de Marlboro au milieu desquels miroitait un petit papier argent et bleu froissé ...

— Allez me chercher Raymond, ordonna Mary, et amenez-le moi en salle d'interrogatoire.

Lorsque Jipi eut fait asseoir sans ménagement Raymond Chantrel face à Mary Lester, dans la salle aveugle dont la table centrale était illuminée d'une lumière vive donnant par réverbération un air inquiétant aux visages, l'interrogatoire commença.

— Que faisiez-vous hier en fin d'après-midi ? demanda Mary. Êtes-vous allé sur la route de Bénodet ?

— Oui, bien sûr, fit Chantrel d'une voix atone, abasourdi de se retrouver dans cette situation. En quittant le centre hospitalier où j'étais de service hier, je suis allé rendre visite comme d'habitude à ma mère, âgée et atteinte de la maladie d'Alzheimer. Elle habite une maison isolée du côté de Menez-Bily, au bord de l'anse de Toulven.

— C'est près de l'endroit où a été trouvé le corps de la dernière victime du tueur en série, observa Mary.

— Mais je n'ai rien à voir avec ça ! s'écria Raymond. Et je n'ai rien vu, je vous le jure. J'ai trouvé que l'état de Maman s'était un peu aggravé. Après en avoir parlé avec ma jeune sœur qui la soigne à domicile, j'ai rejoint ma voiture que j'avais laissée sur le bord de la route. Avant de repartir, assez préoccupé, j'avais besoin de me calmer. J'ai fumé une ou deux cigarettes, j'ai mangé un chocolat. En repartant, en raison de ma nervosité sans doute, j'ai accroché le muret avec l'aile

1. Fichier national automatisé des empreintes génétiques, base de données créée par la loi du 18 juin 1998, commune à la Police nationale et à la Gendarmerie et conservée à l'Institut national de la police scientifique. .

arrière de ma voiture. C'est tout ! Encore une fois, capitaine, je n'ai rien à voir avec tout ça ! Je vous le jure !

» De toute façon, ajouta-t-il après un bref mais lourd silence, j'ai un témoin digne de foi.

— Un témoin ? s'étonna Mary. Qui est-ce ?

— Le lieutenant Loiseau ! Je l'ai aperçu sur place.

Gérard Loiseau s'affala sur une chaise libre et dit, d'une toute petite voix : « J'avoue ! »

Mais un événement inopiné vint d'une part disculper définitivement Raymond Chantrel et d'autre part empêcher le lieutenant Loiseau d'avouer – tout au moins dans l'immédiat – qu'il était tout simplement éperdument amoureux de la sœur de Raymond !

Le brigadier Mériadec venait d'entrer dans la salle et de remettre un pli à Mary Lester. Sur l'enveloppe, on pouvait lire, en lettres capitales :

« TRÈS URGENT. À REMETTRE AU CAPITAINE LESTER EN MAIN PROPRE. CONCERNE L'ENQUÊTE SUR LES MEURTRES EN SÉRIE. »

« Ma chère Mary, mon adorée.

« Je sais que cette lettre va te surprendre au-delà de ce que tu peux imaginer, mais lorsque tu m'auras lu, ton enquête sera terminée. Je ne pense pas que tu seras en paix pour autant.

« Mon premier aveu concerne mon origine et le lien qui nous unit, inconnu de toi. Plusieurs mois après la mort de ta mère à ta naissance, ton père, le capitaine Le Ster, a eu une brève liaison avec une fille du quartier de Recouvrance, à Brest. Je suis le fruit de cette liaison et par conséquent ton demi-frère. Alors que j'avais un peu plus d'un an, nous avons, ma mère et moi, quitté Brest pour la région parisienne. Après la fin de mes études, et alors que Maman n'avait pas survécu à une tentative de suicide, me laissant seul dans la vie, je suis revenu en Bretagne et je me suis installé à Quimper sous le nom de jeune fille de ma mère.

« Je n'ai eu de cesse de te rencontrer car, si tu ignorais mon existence, il n'en était pas de même pour moi. Dès que je t'ai vue, ce fut le coup de foudre. Un amour fou venait ronger mon cœur, amour sans espoir puisqu'il n'était pas question de tomber dans l'inceste.

« Mais il n'était pas question non plus que des femmes te ressemblant, alliant la douceur de ton visage à l'éclat de tes cheveux, puissent vivre impunément. Une force irrésistible me commandait de les supprimer. Tu devais rester unique.

« Toutefois, le monstre que je suis m'est devenu odieux. Je dois en finir avec lui. Dorénavant, tu n'auras plus à craindre de nouveaux meurtres de ce genre. Ton frère de sang va disparaître.

« Adieu, Mary adorée.

« Ton demi-frère, Guillaume-Marie Le Ster, alias Guillaume Le Gwenn. »

Lettre en main, Mary Lester s'était précipitée dans le bureau du commissaire Fabien...

Elle avait été bien sûr bouleversée lorsqu'elle eut achevé la lecture de cette lettre. Tout autant que l'aveu des crimes, l'explication de leur incroyable mobile et la stupéfiante révélation de ses liens familiaux avec le criminel avaient hanté la nuit de Mary. Le divin Mozart n'avait rien pu faire, cette fois. Les notes du célèbre concerto pour clarinette, auquel avait succédé un concerto pour cor, s'étaient répandues dans l'appartement sans leur habituel effet apaisant.

Le corps de Guillaume Le Ster avait été repêché le lendemain matin dans l'Odet.

Mary était là, accoudée au garde-corps de l'un des ponts franchissant la rivière. Une très légère brume planait par endroits à la surface de l'eau tandis que de pâles rayons de soleil tentaient de percer des nuages annonciateurs de pluie. Les gyrophares des véhicules de pompiers et de police, qui avaient ajouté des lueurs bleutées et orangées à cet environnement de grisaille, avaient disparu. Les lieux étaient redevenus silencieux.

Après avoir relu une dernière fois la copie qu'elle avait conservée de la si troublante missive, Mary la froissa et la jeta dans l'Odéon. Elle regarda, les yeux humides, la boulette de papier flotter sur les eaux limoneuses et disparaître au loin, emportée vers l'immensité marine. En quelques heures, elle avait trouvé et perdu le frère qu'elle avait tellement désiré dans ses rêves d'enfance.

Mais ce frère s'était révélé être un dangereux psychopathe. Mary ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était, à son insu, l'objet de l'obsession qui l'avait poussé à devenir un monstrueux meurtrier. Elle aurait sans doute quelque mal à se remettre de cette épreuve. Jean-Marie Le Ster était-il au courant du retour de ce fils prodigue qu'il avait reconnu mais dont il n'avait jamais parlé ? En ce moment, il naviguait dans des eaux paradisiaques à la barre du yacht de son patron. Ce n'est que lorsqu'il rentrerait que Mary pourrait avoir une explication avec lui et peut-être laisser ce drame voguer vers l'oubli dans un coin de son esprit.

Pour l'instant, elle sentit une douloureuse impression de froid la saisir. Elle releva la capuche de son duffle-coat et se dirigea d'un pas lent vers la venelle du Pain-Cuit.

JEAN-CLAUDE COLRAT
Orléans, octobre 2010